

Schizophrenia

Olivier Pinoteau

Schizophrenia

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

Une invitation, Un Autre Reg'art, 2008

Les idiots amoureux, Les Éditions du Net, 2015

Les déambulations d'un jeune homme asexuel, à paraître en 2023

Merci à Christelle, Nadine et Maurice

Chapitre I

LUNDI 5 JUILLET 2123. 07:00

« Bonjour Abiel Artaud, il est l'heure de vous lever. Passez une bonne journée. »

La voix robotique féminine se tait à nouveau, le casque qui me permet de dormir sans interruption se retire de mon crâne. Je ne me souviens pas de m'être endormi. J'ouvre les yeux, je me redresse et machinalement, j'avale mes pilules énergétiques suivi d'un grand verre d'eau. A mes côtés, ma femme Aria ouvre les yeux à son tour, elle aussi sort du monde de l'oubli. Le casque se retire de sa tête, une voix masculine accompagne son mouvement. Il est temps pour nous deux de débiter ce lundi 5 juillet. Je passe la main sur mon visage mal rasé, je sens sur mon front deux lignes creuses se dessiner. J'ai encore vieilli. Aria me caresse le dos d'un geste lent, je lui souris. Je me dirige vers la salle de bain, nu, sous le regard attendri de mon épouse. Ma main droite effleure une petite lumière rouge sous le robinet et l'eau coule. Je me baisse et ferme les yeux, je laisse le liquide tiède glisser sur mon visage. Je n'ai jamais vu à quoi je ressemblais exactement, ici, les miroirs sont interdits. Je devine, en observant mes semblables, la personne que je pourrais être à l'extérieur. Ici, nous n'avons pas le droit d'être préoccupé par notre apparence, ici, nous portons tous des tenues identiques. Personne ne cherche à se distinguer. Notre président a décrété que cela aidait les citoyens à vivre ensemble.

« Abiel, tu as bientôt fini ? Je vais être en retard à mon rendez-vous. »

J'enfile mon sous-pull gris en viscosse, mon pantalon cintré de la même couleur et mes chaussures en cuir noir, l'eau continue à couler dans le lavabo.

« Stop ! »

Un simple mot, le calme revient dans la salle de bain blanche, immaculée. Tous nos produits d'entretien sont transparents, sans odeur, tout comme nos crèmes pour le corps. Aria glisse la porte vers la droite timidement, elle relève ses grands yeux noirs vers moi. Elle est encore nue, je ne peux m'empêcher d'admirer sa poitrine ferme, sa peau mate, ses lèvres pulpeuses. D'un geste rapide, je passe ma main sur ses cheveux bruns courts, elle est beaucoup plus petite que moi. Avant de quitter la pièce, je me baisse à la hauteur de son front et je pose délicatement ma bouche sur sa peau douce. J'ai de la chance d'avoir une épouse comme Aria.

J'ai des souvenirs vagues de notre rencontre, j'ai la sensation de l'avoir toujours connue. Je nous vois nous séduire dans un bar, nous rapprocher et finir la nuit ensemble. Tout est flou. Je n'ai que vingt-huit ans et je peine à me souvenir de ce qu'était ma vie hier.

Je marche rapidement dans le couloir de notre cité afin de ne pas être en retard à mon emploi. Ici, les contretemps ne sont pas autorisés. Je bouscule mes concitoyens, certains ne font pas attention à moi, ils sont trop occupés à régler leurs affaires grâce à leur earphone. Je souris à la vue de tous ces hommes se hâter tout en parlant à voix haute sans voir la trace d'un objet de communication. L'earphone est dans mon oreille, sans fil, sans touche, juste une petite boule noire en plastique qui se pose délicatement près du lobe. Chaque commande est orale, l'earphone exécute les différentes tâches demandées avec le son unique de son propriétaire.

J'accélère encore le pas, je manque de me cogner à un de nos régisseurs, les gardiens de notre cité. Dans chaque couloir, ils sont présents, ils s'assurent du bon fonctionnement de notre société. Ils se tiennent droit, le visage impassible, des lunettes noires, une tenue à la couleur identique, un pantalon en cuir tanné noir, des gants et une veste bombée de la même matière, ils sont chaussés de bottes avec deux

sangles à boucle de fer sur les côtés. Chaque vêtement de leur uniforme semble être lié l'un à l'autre. Ils sont toujours prêts à intervenir, la main gauche posée sur leur arme discrète, j'ignore ce qu'elle peut provoquer si jamais l'un d'eux l'utilisait. Tout le monde les craint, ils parlent peu, ils n'esquivent jamais un sourire, ils sont tous nés avec une carrure impressionnante, de larges épaules, une grande taille, une allure sportive. J'aurais pu être l'un d'eux si j'en avais eu l'envie. Ma stature est semblable à la leur. Pourtant, je ne fais pas de sport.

Un régisseur m'observe un court instant, le visage fermé, puis il se tourne pour s'immobiliser droit devant lui. Il ne m'impressionne pas, d'ailleurs aucun d'eux ne m'impressionne. Je m'arrête à la vue d'une publicité animée, une femme en sous-vêtement vante les vertus d'une cabine auto bronzante. Elle prend un air aguicheur lorsqu'elle parle des séances d'UV. Elle pourrait me vendre n'importe quoi avec une telle voix et un tel corps. Assez rêvassé, je vais vraiment finir par me mettre en retard. Une autre publicité animée apparaît devant moi. C'est toujours la même chose, si on s'arrête pour en regarder une, d'autres surgissent de nulle part pour vous inciter à la consommation. Je traverse l'écran d'hologrammes, cette fois-ci je me mets à courir. Ici, le retard n'est pas toléré ! J'arrive enfin devant mon lieu de travail, un léger faisceau lumineux bleu défile devant mes yeux ouverts, l'Iris m'a reconnu, la porte s'ouvre.

Vincent, mon collègue est, comme à son habitude, déjà arrivé. Installé à son bureau, il est concentré sur son clavier virtuel, les yeux face à trois écrans qui disparaissent et apparaissent selon ses besoins. Ses doigts bougent dans tous les sens.

« Bonjour Vincent. Tu ne perds pas de temps... »

Aussitôt, Vincent cesse sa gesticulation rapide dans le vide, sa mèche blonde tombe sur son œil droit, d'un souffle dirigé par la lèvre inférieure, il parvient à la relever. D'un rapide coup de jambe, il fait tourner sa chaise de trente degrés et me sourit.

« Abiel ! Deux minutes plus tard et on ne te voyait plus. Tu aimes prendre des risques inconscients. Mais non, puisque je ne suis jamais en retard. J'aime prendre des risques calculés. J'admire le

soleil en-dehors de notre cité, on ne le voit pas tout le temps de ce côté-ci du dôme.

– Tu es sûr que ton attention n’a pas été distraite par une de ces femmes virtuelles de nos couloirs vantant une séance de massage ou un cours de natation ?

– Possible... J’aime toutes les formes de la nature.

– Quel altruiste !... (Il se retourne vers deux écrans)... Tu as regardé le discours du président Kraepelin ce matin ?

– J’ai oublié. Que disait-il ?

– Certains citoyens vont devoir quitter notre cité. On va les transférer ailleurs, dans le but de ne pas sombrer dans la crise financière et de conserver nos emplois.

– Mais où sont-ils censés aller ? Personne n’a quitté notre cité.

– Il n’a pas donné le nom du lieu de leur transfert. Ils partiront à la fin de la semaine dans une capsule aérienne. »

Je m’approche de la fenêtre de notre bureau blanc clinique. Mon regard se dirige vers un régisseur immobile face à notre bâtiment, je lève les yeux et j’observe la circulation encombrée. Les skycars avancent lentement, des publicités virtuelles apparaissent soudainement devant les conducteurs passifs. Mon attention se dirige ensuite vers le monde extérieur, le monde de dehors. Personne n’a jamais quitté Ubeller, notre globe en verre, transparent, notre cité. La pollution nous empêche de sortir, notre président a décrété le monde de dehors une zone dangereuse.

« Tu comptes passer ta journée devant la fenêtre ? Je te préviens qu’on a six compagnies à contacter et ça risque de prendre des heures.

– Vincent, des gens vont quitter Ubeller et tu me parles de vendre des programmes de “self development” à des entreprises. J’aimerais tellement que mon développement personnel se fasse ailleurs que dans ce bureau ou dans mon appartement avec Aria.

– Mais ces citoyens vont d’une cité à une autre. C’est la même chose avec un nom différent.

– Qu'est-ce que tu en sais ? On n'a jamais vu les autres cités. De plus, ils vont être transférés dans une capsule aérienne, ils vont pouvoir admirer une autre vue du monde extérieur.

– Il n'y a pas grand-chose à l'extérieur, la pollution a quasiment tout décimé. Tu observes bien assez comme ça de la fenêtre pour constater que l'herbe est sèche, que les arbres se font rares et qu'aucun oiseau n'a été repéré depuis des décennies. Dehors, c'est le désert, Abiel ! Dans nos parcs, nous pouvons profiter de la vue de ces arbres, les toucher. Nous avons des zoos où quelques oiseaux volent à leur guise, tu peux t'allonger dans de l'herbe fraîche près d'une piscine à l'eau de mer...

– Mais tout est peut-être virtuel comme ces écrans publicitaires ou nos ordinateurs.

– Abiel, tu déliras. Le peu d'éléments naturels que nous avons à Ubeller provient de l'extérieur. Ce sont les vestiges d'un passé lointain. »

J'ai pris place à mon bureau. A nouveau, j'ai dirigé mon regard vers cette micro société de 3000 km carrés où 200 000 habitants résident en permanence et ne connaîtront aucun autre endroit dans leur vie, mise à part ce globe en verre. Nous travaillons presque quotidiennement. Ici, le chômage n'existe pas, et à la fin de la journée beaucoup d'entre nous se défoulent dans des salles de sport. Nous ne sommes que des adultes, aucun enfant ne naît ici. Je suis né dans une autre cité et j'ai été éduqué avec un grand nombre d'enfants jusqu'à ma majorité. Lors de mon transfert à Ubeller, on m'a endormi prétendant que mon corps était encore trop fragile pour supporter les voyages aériens. Je n'ai aucun souvenir de mon départ et de mon arrivée dans la cité où je vis actuellement.

« Tu penses à ton premier appel ?

– Hein ? Non, je pense au président Kraepelin. Depuis combien de temps est-il au pouvoir ?

– Alors là, tu me poses une colle. J’ai l’impression qu’il a toujours été là. Tu sais, je crois que tout le monde vote pour lui par habitude, il est très respecté.

– Et son parti ? Quelle tendance ?

– J’ai oublié. Bon, on peut se mettre au travail ?

– Mais quel est son programme ?

– Visiblement, on ne va pas beaucoup travailler aujourd’hui. J’en sais rien, moi ! Il a parlé de loi morale et de dignité mais je n’ai pas compris grand-chose. Le citoyen doit savoir être digne avec lui-même et dans sa société. Je ne suis pas branché politique, je n’y comprends rien. »

Il se retourne et reprend sa gesticulation rapide dans le vide, des écrans avec des données réapparaissent devant lui. J’aurais aimé continuer cette conversation à peine débutée, mais dans notre société, le temps est de l’argent et nous nous devons d’être productifs pour le bien de notre cité. A Ubeller, nous avons tous plus ou moins le même passé, la notion de famille n’existe pas, seule la notion de communauté. De notre communauté.

A la fin de la journée, je rentre chez moi sans tarder. J’espère qu’Aria sera déjà là. Sur mon chemin, je vois une femme asiatique, sans doute d’origine japonaise et un homme d’origine africaine, je me demande quelles sont mes origines. J’inspecte mes avant-bras un peu bronzés, je m’imagine que je dois venir d’un endroit où le soleil régnait quelques mois par an. Depuis la disparition des frontières en 2050 et la création de nos sociétés sous verre afin de préserver l’espèce humaine menacée par la pollution extérieure, chaque dirigeant a tenu à la mixité des nationalités dans toutes les cités.

A mon arrivée à l’appartement, je vois Aria installée confortablement sur le sofa blanc en faux cuir, elle regarde un documentaire sur l’art impressionniste sur un écran holographique qui flotte face à elle.

« Aria, tu ne préférerais pas te faire une bonne pilule nutritive devant une VOD ?

– Tu te moques de moi ?

– Franchement, on a deux mille chaînes et tu choisis le pire programme.

– Je sais que l'impressionnisme n'est pas ton art favori, mais c'est celui que notre président préfère et qui est le plus représenté à Ubeller afin...

– Que tous se reconnaissent dans le même passé. Je m'intéresse plus à des artistes contemporains, ils sont devenus des espèces en voie de disparition.

– Peu d'entre nous les apprécient, voilà pourquoi. »

Je vais dans notre cuisine en exigeant à haute voix que la lumière s'allume, aussitôt la pièce s'éclaire. Ma pilule nutritive est posée sur la table, à côté d'elle, un long verre fin rempli d'eau. J'avale en deux secondes cette capsule étrange équivalent à un repas complet. Après ce festin, je retourne dans le salon, je me déshabille face à Aria qui ne sait plus où donner de la tête entre son documentaire sur l'impressionnisme et son mari qui se dénude face à elle. Très vite, elle comprend mes attentes et de sa voix douce et claire, elle demande à ce que l'écran disparaisse de la pièce.

« Tu veux une musique en fond d'ambiance ? Je peux en demander une si tu veux.

– Le silence me convient... Tu viens... »

Je me suis allongé sur elle, j'ai déboutonné sa robe courte, j'ai posé mes lèvres sur les siennes. Mes mains se promènent sur ses seins. J'ai très envie de faire l'amour, Aria aussi.

La soirée est vite passée, la fatigue est tombée sur nous, il est temps de nous coucher. Nous mettons notre casque d'étude du sommeil (nommé CES), nous savons ainsi que notre nuit ne sera pas perturbée par les bruits extérieurs. Nous nous endormons juste après nous être allongés et qu'une voix robotique féminine me souhaite une bonne nuit.